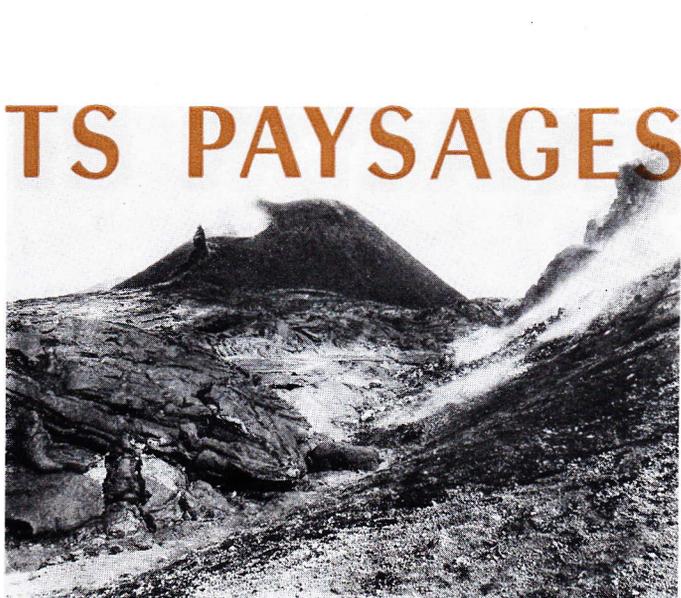
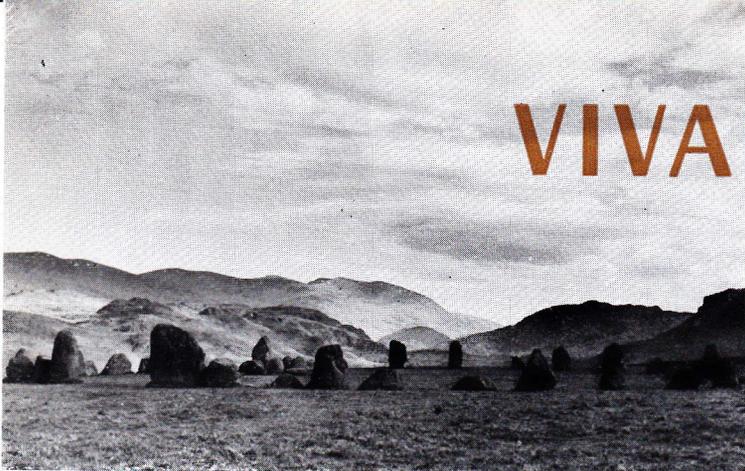


VIVANTS PAYSAGES



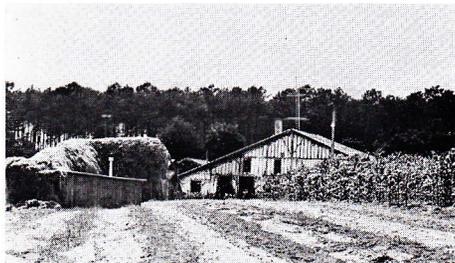
De lui-même ou par le fait des hommes, le paysage vit, se modifie et cherche son équilibre. A droite, le cratère du Vésuve; ci-dessus « Le Cercle des Druides », à Roswick, dans le Cumberland.



Les rivières souterraines (ici celle de Labouiche, en Ariège) ont une importante influence sur les formes, les couleurs et la nature du paysage extérieur.



Si les cataclysmes ont sculpté les rochers du Cap Fréhel, les ruines du château de Saint-Ulrich semblent prolonger les rochers du piton.



Les travaux ou les cultures des hommes changent le visage de la terre. Ce village jadis face à la rivière, est maintenant enfermé dans la courbe du canal.

Dans les Landes, le maïs chasse les pins.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ Le choix de ces images a été inspiré par l'exposé à Lurs de M. Pierre Monbeig, Directeur adjoint du C.N.R.S., Professeur de géographie à l'Université de Paris.



Henri Lefebvre, professeur de sociologie à l'Université de Nanterre, analyse les motivations successives des populations urbaines et l'évolution de leur psychologie collective.

Je ne viens pas en sociologue urbain, avec une brassée de constatations : « Voici des faits et des faits, et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous... Mon cœur de sociologue ! » Je vais vous soumettre un ensemble d'hypothèses, d'interprétations, de conclusions à débattre. Il n'y a pas de science sans hypothèse, et sans interprétation discutable.

Je poursuivrai cet avertissement préalable par quelques considérations sur le langage. J'emploie le langage des sociologues qui n'est pas celui de tous, ce qui entraîne des malentendus que nous nous efforçons de dissiper.

D'autre part, dans ce langage, il y a des termes qui m'appartiennent. Je demande à ceux qui sont économistes de ne pas faire de confusion. Il m'arrivera peut-être d'oublier l'épithète qui doit compléter

ici le mot « investissement », c'est le mot « affectif ». Il s'agit d'investissement affectif, c'est-à-dire du processus par lequel un individu ou un groupe valorise un objet, y investit son énergie affective, ses ressources, ses capacités d'action, et tente ainsi d'en faire quelque chose à son image, à son empreinte, tente d'en faire son œuvre.

Je parlerai aussi de « appropriation ». Il ne s'agit pas du

tout de propriété; il s'agit même de quelque chose de tout à fait différent; il s'agit du processus par lequel un individu ou un groupe s'approprie, transforme en son bien quelque chose d'extérieur, de telle sorte que l'on peut parler d'un temps ou d'un espace urbains appropriés au groupe qui a façonné la ville; l'espace urbain de Venise, de Florence, est un espace approprié aux gens qui ont modelé Venise ou Florence.

Réponses aux citadins

De grands malentendus peuvent surgir d'un mot. Je prends le mot « contrainte »: il peut être employé, en sociologie ou ailleurs, de façon assez triviale. Si vous décrivez les contraintes de la vie urbaine, vous ne risquez rien; vous pouvez les étudier, depuis les passages cloutés jusqu'aux contraintes fiscales et juridiques. Cela ne nous engage pas à grand-chose et cela ne donne pas une science développée, encore que ce soit peu contestable.

Il est déjà moins trivial de distinguer, en sociologie urbaine, trois espèces de temps :

- 1) le temps libre (le temps des loisirs);
- 2) le temps obligé (le temps du travail);
- 3) le temps contraint (le temps des déplacements, par

exemple, ou le temps des formalités bureaucratiques nombreuses qui s'abattent sur les pauvres habitants des villes).

Le Centre européen de Vienne a poursuivi, concurrentement avec l'I.N.S.E.E., une grande enquête sur les budgets-temps. Les chercheurs ont mis en évidence le fait que le temps

contraint s'accroît rapidement, de telle sorte que la diminution du temps de travail, dans la société contemporaine, est contrebalancée par cette croissance du temps contraint. Le temps de loisir, le temps libre n'augmente pas, même si la journée de travail diminue. Dans les trois secteurs du temps, le

temps contraint ne cesse d'augmenter.

Je regrette que M. Dumazedier ne soit pas ici, lui dont l'idée d'une toute proche civilisation des loisirs, de son entrée glorieuse dans notre société, paraît battue en brèche par cette constatation scientifique de l'accroissement du temps contraint dans les pays industrialisés. C'est un des problèmes fondamentaux de la civilisation urbaine.

Deux schémas

Je voudrais aller un peu plus loin et vous présenter deux schémas conceptuels sociologiques, complémentaires l'un de l'autre et qui, je crois, contiennent une certaine analyse de notre société, de notre civilisation, de notre culture.

Les considérations que je vous soumetts chercheront peut-être, plus ou moins maladroitement, à atteindre l'ampleur de celles qu'on est accoutumé d'appeler philosophiques; pourtant il ne s'agit pas plus d'une philosophie de la ville que d'une philosophie des besoins. Ces considérations sont fondées sur des enquêtes précises, l'une menée par mes collaborateurs de l'Institut de sociologie urbaine, qui a porté sur les modes de l'habitation « pavillonnaire », l'autre, à l'échelle européenne, sous l'égide du Centre de Vienne des Sciences sociales de l'UNESCO, portant sur « industrialisation et urbanisation ».

Les schémas sont relatifs à notre objet : nos besoins profonds. Ils se fondent sur l'étude du monde pavillonnaire mais peuvent se généraliser. Nous distinguons trois niveaux :

1) En bas, ou plutôt au soubassement, un mélange conflictuel de contraintes et d'appropriations. Les contraintes, c'est ce qui est imposé; c'est l'organisationnel et l'institutionnel; c'est la rationalité, la manière dont celle-ci s'exerce, disons tout ce qui concerne la construction, les autorisations, le permis de construire, les normes, les habitudes des architectes, etc. Mêlés à cet ensemble de contraintes, le temps, l'espace de l'habitant du pavillon comportent une certaine appropriation; il peut modeler jusqu'à un certain point son temps et son espace, et cela constitue sa manière d'habiter.

2) Au-dessus, il y a l'imaginaire social, véhiculé par le langage, une espèce de déploiement de fiction. Le pavillonnaire interrogé oublie les inconvénients de la banlieue pavillonnaire qui éclatent à vos yeux; il ne les voit pas; il les oublie, il les scotomise, il vit le pavillon sur le mode du bonheur; c'est une utopie; c'est un imaginaire social.

3) Au niveau encore plus « élevé », par convention, ce sont des idéologies élaborées ou plutôt fabriquées depuis la fin du XIX^e siècle, par la presse, par toutes sortes de propa-

gandes, parmi lesquelles une idéologie de la propriété. Le pavillonnaire se sent propriétaire; cela ne se confond pas avec ses autres manières d'être, mais cela les couronne, cela se superpose à elles.

Nous retrouverions, je crois, ces niveaux, dans d'autres études, peut-être à propos de la ville et des loisirs eux-mêmes. C'est là que nous approchons de notre sujet, car je ne veux pas perdre de vue notre propos.

Peut-être le loisir aussi se vit-il sur plusieurs plans : un plan pratique dans lequel les contraintes et l'appropriation du temps se mêlent et s'opposent; un plan imaginaire; une idéologie.

Vous trouverez ce schéma contestable. Il l'est, car il ne retient pas tous les faits : c'est une interprétation. Je crois que la ville se vit sur ces trois plans: d'abord les contraintes strictes, avec une certaine appropriation plus ou moins réussie du temps et de l'espace. Il y a des endroits, dans les villes, qui sont réussis, et d'autres qui ne le sont pas. Il y a des villes vivantes et des villes mortes; il y a des places, des rues vivantes et des rues mortes. Pour des raisons très multiples, les rues vivantes sont des rues où on a réussi une appropriation du temps et de l'espace aux habitants et aux passants, à ceux qui viennent du dehors. Il y a une appropriation. Au-dessus il y a l'imaginaire qui se déploie dans



les villes, qui a des points d'impact et d'attache : les monuments. Les monuments sont perçus sur un plan d'imagination évoquant ceci ou cela : le monde entier, le passé historique, des figures et récits plus déterminés. Il n'y a pas que les monuments : il y a la rue, perçue comme un théâtre spontané où se passent des choses amusantes ou dramatiques, des rencontres ou des accidents. Il y a les innombrables symboles et signes. La ville est un langage, une écriture, plus exactement, elle écrit quelque chose; elle écrit devant nous un ensemble vécu, mémorisé et imaginé.

Et puis, il y a l'idéologie; des idéologies qui restent plus ou moins conscientes ou plus ou moins inconscientes. Par exemple, qu'est-ce qui fait que tout grand Etat manifeste sa puis-

sance dans de grands espaces vides? Depuis le XVII^e siècle, les grandes places, les grandes avenues, les grands espaces vides manifestent la puissance de l'Etat. C'est une idéologie de la puissance politique avec un symbolisme propre. On lit les villes, cette écriture, quand on arrive à se placer à tous les niveaux les uns après les autres et à voir leur juxtaposition et leurs interférences.

Voilà une analyse par niveau des réalités sociales de nos jours. Si l'on veut aménager des espaces neufs et les ouvrir à la sensibilité et à la conscience des gens, il faudra préparer ces niveaux, concevoir des activités pratiques, offrir des espaces appropriés et aussi parler à l'imagination; il faudra savoir également sur quelle idéologie cet ensemble se fonde, mais nous reviendrons là-dessus.

Variation dans le temps

Le deuxième schéma est un schéma dans le temps. Il semble qu'au XIX^e siècle, au début du XX^e, l'investissement se soit fait dans le travail. On aime son métier ou l'on cherche à l'aimer; on trouve que le travail fait la dignité, l'honneur; il y a une éthique du travail. Elle a son point d'attache, son support social dans le prolétariat, mais elle ne règne pas uniquement dans le prolétariat. Cette morale, cette éthique du travail

vont alors beaucoup plus loin que les travailleurs. Tous ceux qui ont un métier cherchent à s'attacher à leur métier. Or le métier tend bientôt à disparaître, dans l'acception encore artisanale du terme. A la fin du XIX^e siècle, le travail se décompose, se morcelle et les instances de décision plus ou moins bureaucratiques se multiplient. Le travail perd son intérêt; il n'est plus possible de faire un grand investisse-

ment affectif dans le travail. Il n'y a plus de contact avec une matière ouvrée.

Nous sommes frappés du fait que le désintérêt à l'égard du travail s'accompagne d'une extraordinaire valorisation de l'habitation. Les banlieues se sont couvertes, depuis la fin du XIX^e siècle, de pavillons; encore aujourd'hui, les enquêtes montrent que 82 % des Français désirent habiter un pavillon plutôt qu'un immeuble col-

lectif. Cette valorisation de l'habitation individuelle accompagne le désintéressement à l'égard du travail en tant que discipline et façon de vivre collective.

Mais vient aussi la frustration. Le pavillon, même si on oublie ses inconvénients, ce n'est jamais qu'une vie étroite, renfermée. L'imaginaire se déploie au-dessus de cette vie désocialisée ou resocialisée d'une façon insatisfaisante par

la radio et la télévision. Malgré cette compensation dans l'imaginaire, la déception est profonde; vient alors le nouvel investissement massif dans les loisirs. La succession est frappante : travail - habitat - loisirs.

Le travail n'est plus guère conçu qu'en fonction des vacances; un désir de rupture totale de la vie quotidienne accompagne cette frustration, ce désinvestissement qui se fait par rapport au travail d'abord, ensuite par rapport à l'habitation.

Mais il se pourrait que le sentiment de frustration à l'égard des vacances soit en route; les signes annonciateurs s'en multiplient. Dans ces mouvements de masse, dont les agents sont, tantôt la classe ouvrière, tantôt la jeunesse, tantôt les femmes (et c'est là où l'analyse du sociologue se particularise et devient concrète) y a-t-il encore des possibilités d'investissement? Peut-être l'invention collective en trouvera-t-elle d'autres;

nous ne voyons pour l'instant que la nature et le sexe. Peut-on se représenter une sorte de choix collectif passant d'un secteur à un autre pour le valoriser? Est-ce le résultat de pressions multiples? Est-ce une sorte de fuite?

J'ai l'impression que ce sont des pressions qui s'exercent, mais aussi des évasions, des fuites devant ces pressions, des recherches d'une issue lorsqu'un autre secteur vient de se boucher. Hypothèse à discuter.

Le sens de ceci, à mon avis, c'est que l'œuvre a disparu. A tort ou à raison, les gens veulent faire quelque chose; ils voudraient sentir cette chose dans leurs mains et la voir surgir de leur activité.

Vous voyez le problème que cela pose pour des espaces que l'on veut ouvrir à une activité sociale. Dans quelle mesure ces espaces peuvent-ils être pris en charge par ceux qui s'y intéressent, devenir leur œuvre?...

La nature est une idéologie

Je ne crois pas à la « pure nature »; c'est une idéologie et cela m'amène à mon dernier point.

Je voudrais signaler le fait que l'opposition « ville-campagne » est en train de disparaître en tant qu'opposition dominante dans le langage, dans les idées, les représentations sociales. Elle n'a pas disparu, bien sûr; elle demeure à titre de survivance d'une époque révolue : l'une de nos grandes difficultés, c'est de faire le point : de définir ce qui est survivance et ce qui ne l'est pas. Cette opposition ville-campagne s'estompe au profit d'une opposition montante qui est celle de la grande ville et de sa périphérie. Pour préciser la terminologie, l'opposition qui monte dans la conscience et dans le langage, c'est l'opposition : tissu urbain serré et tissu urbain à larges mailles.

Mais alors, la notion de nature se transforme; elle évolue. Il n'y a plus de contact avec la nature; les idéologies attachées à ce contact s'estompent aussi. La nature devient symbolique pour le citoyen de la ville. Le Parisien qui a une maison de campagne ne va pas à la campagne. Il véhicule avec lui la ville; il l'emporte; il détruit la campagne en venant dans sa maison de campagne; il

la fait disparaître à peu près comme le touriste fait disparaître ce qu'il cherche d'authenticité dans la ville ancienne.

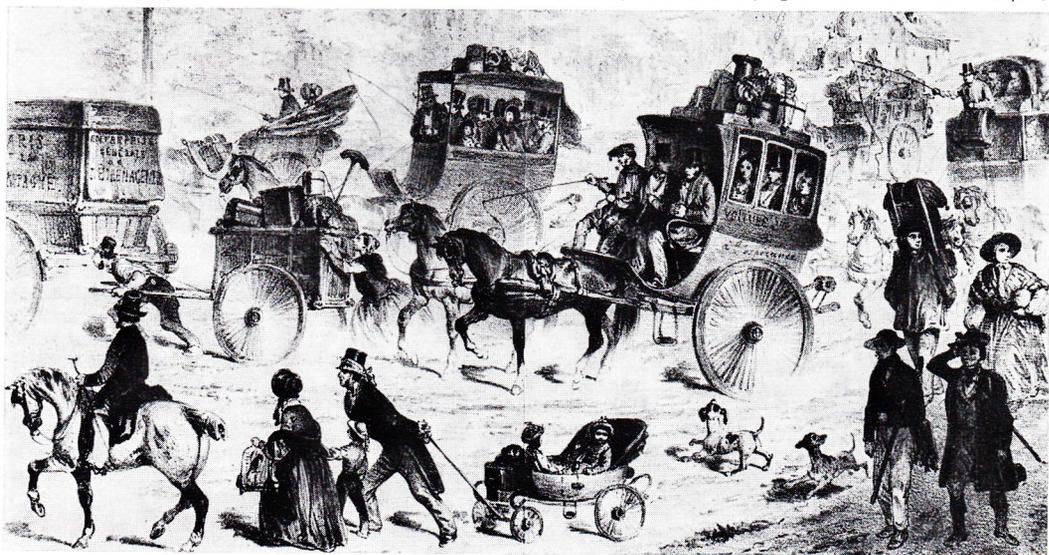
Pour beaucoup, la nature, c'est simplement l'anti-cité. Un exemple : la question du bruit, si souvent invoquée. Or, la nature est bruyante. Un village fait beaucoup de bruit : les chants des coqs, les aboiements des chiens, le marteau du maréchal-ferrant, les charrettes ou les tracteurs. Le citadin veut le silence de la mort : l'antécité, l'anti-bruit, le contraste. Ce n'est plus la nature; c'est

tout à fait autre chose. La notion de nature devient alors une idéologie. Alors, attention : vous risquez d'offrir de la nature à des gens qui ne savent plus ce que c'est et qui y verront tout à fait autre chose que ce que vous croyez. Il faut prendre les plus grandes précautions.

La création de parcs va au-devant de beaucoup de dangers; elle prend beaucoup de risques si on ne s'adresse pas à l'imaginaire social et surtout à une catégorie qui vit pour

une part de l'imaginaire, donc ne vit pas selon le réalisme, et qui s'appelle la jeunesse. Si on ne comprend pas qu'elle vit aussi dans l'imaginaire, si on ne restitue pas simultanément — c'est un véritable paradoxe — la nature et l'œuvre, si le fait de sauver des ravages de l'industrie certains secteurs établit seulement un ensemble de contraintes et non pas une dimension de la liberté ou une restitution de la liberté, on aboutira à quelque chose qui ne sera certainement pas ce que l'on veut.

Départ pour la campagne (Gravure romantique)



HENRI LEFEBVRE
PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE
A L'UNIVERSITÉ DE NANTERRE